

La femme gelée, 1981, Annie Ernaux,

I Analyse de l'extrait :

Dans cet extrait, la narratrice rend compte des difficultés de la lutte féminine pour l'égalité.

1. L'idéal d'égalité : Présentation des différents « modèles » de fonctionnement du couple.

a. Le « jeune couple modern-intellectuel » : La narratrice et son mari croient être ce couple-là et tiennent « le discours de l'égalité » : - dans 1^{er} paragraphe, champ lexical de l'union (« ensemble », « la même pièce », « unis, pareils », « la ressemblance »)

- fin de l'extrait : théories de l'égalité dans le couple (théorie intellectuelle « on a parlé ensemble de Dostoïevski » ; dans les études et le travail « il souhaite que je réussisse au concours de prof, que je me « réalise » comme lui » ; dans l'organisation des tâches matérielles « il a horreur des femmes popotes »). Cette égalité de principe devant la cuisine s'exprime aussi par le fait que ni l'un ni l'autre n'a été « prédestiné » par son éducation à l'assumer : « Je ne savais pas plus que lui préparer un repas [...]. Aucun passé d'aide culinaire dans les jupes de maman ni l'un ni l'autre. » Cette égalité doit se concrétiser aussi dans le respect de la liberté de chacun (« Intellectuellement, il est pour ma liberté. »)

b. Le couple formé par les parents de la narratrice : La narratrice constate avec amertume que c'est le seul couple qui a mis en pratique cette égalité devant les tâches domestiques : « Je revoyais mon père dans la cuisine », « Non je n'en ai pas vu beaucoup d'hommes peler des patates ». Pourtant, ce modèle est **récusé** par son mari, sans justification raisonnable, mais **par le mépris et la dérision** : « Mes parents, l'aberration, le couple bouffon », « ca serait cocasse, délirant, un point c'est tout ». Il s'agit en fait, implicitement, d'une différence de milieu social (la narratrice appelle son beau-père « monsieur père » pour souligner ironiquement son statut social !) et de niveau intellectuel (« lui si disert, cultivé »). Réapparaît ici le modèle traditionnel de l'homme instruit et cultivé et de la « femme popote » : « monsieur père laisse son épouse s'occuper de tout dans la maison ».

c. Le couple formé par les étudiantes mariées : Ce modèle reste assez flou car il y a nécessité de dissimuler la mauvaise foi et les renoncements qu'il a fallu « avaler »... Ces jeunes femmes sont « submergées d'occupations » et considèrent cela comme une « fierté » et une « plénitude ». On peut voir ici dénonciation ironique de cette société qui aliène les femmes, les embrigadent dans cette croyance. C'est le modèle de la « double journée » dans laquelle la femme qui veut faire des études, avoir un métier, pour son épanouissement personnel, doit accepter « d'être submergée » en assumant à la fois son travail à l'extérieur et ses tâches de « nourricière ».

2. Evocation de la réalité quotidienne :

a. Evocation concrète et brutale de la réalité envahissante :

- Elle est évoquée essentiellement à travers la nourriture (termes familiers comme « patates », la bouffe », « petits pois cramés ») comme si le quotidien rappelait à l'ordre sans concession les deux jeunes intellectuels. Le texte est « écrasé », comme la narratrice, sous une **foule de détails matériels très précis**, comme s'ils envahissaient les phrases souvent nominales par leur **énumération** : la cocotte, les casseroles, la vaisselle, le supermarché, « des œufs, des pâtes, des endives, toute la bouffe », « les courses, l'aspirateur »...

- Ces détails reviennent tout au long du texte comme une obsession, celle éprouvée par la jeune femme : « Version anglaise, purée, philosophie de l'histoire, vite le supermarché va fermer, les études par petits bouts » : cette phrase est disloquée et presque incohérente, sans rapport logique entre les différentes parties de l'énumération, et très proche de l'oral, reflète la vie de la narratrice elle aussi sans cohérence, dispersée entre toutes ses préoccupations.

La réalité contredit l'idéal du jeune couple : les théories d'égalité ne sont en fait qu'une façade, un simple cliché comme le dénonce l'expression ironique « l'image attendrissante du jeune couple modern-intellectuel ».

La narratrice joue sur l'effet de chute attendu dans le premier paragraphe : elle emploie l'indéfini « l'un des deux » comme si les deux membres étaient interchangeables pour asséner brutalement l'irruption de la différence par une phrase réduite à un mot : « Moi ». Cet idéal se limite chez le mari aux paroles ou aux pensées : « le discours de l'égalité », « il m'encourage », « il souhaite », « il me dit et me répète », « il établit des plans », « intellectuellement, il est pour ma liberté ». Les termes d'union sont brutalement contredits (mis en opposition) par les faits : « ensemble/seule » (2 fois) ; « ressemblance/différence » ; « nous deux/Moi », « A toi d'apprendre ». La réalité s'impose à travers une phrase très orale, et donc brutale, et sa syntaxe disloquée : « Le réel, c'est ça, un homme, et qui bouffe ».

b. Place et rôle de l'homme et de la femme dans le couple :

Le réel met fin aux rêves d'égalités en **faisant ressurgir la « différence » homme/femme**. Aussitôt se pose la question « Au nom de quelle supériorité ? » ; l'égalité vole en éclats et un modèle se voit préféré à un autre au nom d'on ne sait quelle hiérarchie : « le genre de ton père, pas le mien ! », « Mon modèle à moi n'est pas le bon ».

Les paroles au discours direct (entre guillemets) sont celles du mari qui viennent toutes **contredire ses théories égalitaires** : « Non mais tu m'imagines avec un tablier peut-être ! », « Tu sais, je préfère manger à la maison... », « ma

pitchoune, j'ai oublié d'essayer la vaisselle... » Annie Ernaux montre ainsi l'inconsciente mauvaise foi de l'homme qui dissimule ses contradictions derrière l'humour ou la « gentillesse », tout en étant parfaitement « sincère ».

La « liberté » intellectuellement accordée s'est dissoute dans la « nourriture corvée », confectionnée « sans joie » comme une tâche obligatoire, « jour après jour »... Finalement, **le modèle traditionnel a repris ses droits** et l'épouse se retrouve dans le rôle éternel de « nourricière » et fait passer ses études après les obligations matérielles : « Pas eu le temps de rendre un seul devoir au premier trimestre ». Une hiérarchie se met en place dans le couple et les études ou la carrière de l'homme passent avant celles de la femme : « Pourquoi de nous deux suis-je la seule à me plonger dans un **livre de cuisine**, [...] pendant qu'il bossera son **droit constitutionnel** », « j'envisage un échec avec indifférence, je table sur **sa réussite à lui** ».

La narratrice emploie pour évoquer ses propres études l'expression « arts d'agrément » qui désignait la part culturelle réservée aux filles (musique, dessin...) dans l'éducation traditionnelle de la bonne société ! Insidieusement, chez la femme, c'est le modèle de la soumission qui a remplacé l'aspiration à l'égalité : « Je n'ai pas regimbé, hurlé », « sans me plaindre ».

3. La souffrance d'une « femme gelée » :

a un violent désarroi

Au début, elle semble éprouver un **violent désarroi** devant cette remise en cause insidieuse de leur affirmation commune d'égalité et elle parle « d'angoisse et de découragement », sentiments qui se manifestent par des questions : « pourquoi de nous deux suis-je la seule ? », « Au nom de quelle supériorité », « je me suis mise à en douter », Puis vient le « ressentiment » devant l'impression d'avoir été trahie et même « humiliée ».

b. la culpabilisation

Mais surtout intervient la **culpabilisation**, ce que la narratrice qualifie de « pire », car elle est la preuve même de l'aliénation : **plutôt que de se révolter**, « regimber », **la femme intègre complètement le modèle conjugal inculqué par la société et s'accuse elle-même de s'y conformer mal** ; ainsi se traite-t-elle d'« emmerdeuse », de « malhabile », de « flemmarde » ou « d'intellectuelle paumée ». Elle discrédite ses aspirations et ses propres valeurs qui deviennent des « histoires de patates », « des bagatelles », des façons de « couper stupidement les cheveux en quatre ». La réflexion sur « le problème de la liberté », la remise en question des modèles ambiants s'engluent dans le quotidien et dans l'affectivité parfois infantile de la vie de couple : « le rire, l'entente », « la gentillesse du début de la vie commune ».

La narratrice doit passer par **beaucoup de reniements ou de renoncements** : le modèle de ses parents dégradé, ses aspirations et sa nature même sont bafouées (« une intellectuelle paumée », « il fallait changer »). Elle doit renoncer à ce qu'elle croyait, comme l'indique la répétition du participe « fini ». Une fois sur le chemin du renoncement, elle se « sen[+] couler » : elle se sent « moins de volonté ». Ecartelée entre toutes ses tâches, **elle perd le goût des études, n'en voyant plus l'intérêt pour son avenir** : « Mes buts d'avant se perdent dans un flou étrange », « Pour la première fois, j'envisage un échec avec indifférence ». C'est pareil pour l'écriture, pourtant sa vocation, mais qu'elle laisse « dormir » dans l'armoire. Sa personnalité profonde se délite, n'a plus de ressort vital (« se dilue », « s'engluer ») Le titre de l'œuvre trouve un écho ici dans une série d'images qui expriment l'engourdissement et la mort lente : « s'enlise », « s'engourdir », « couler », « se diluer », « s'engluer ».

Annie Ernaux veut montrer comment les aspirations féminines à l'égalité, la liberté, l'émancipation par les études, ainsi que ses capacités de résistance ou de révolte sont sapées en douceur, sans conflit ouvert (cf champ lexical de la douceur : « doucement », « nous dodine tendrement », « innocemment »), par l'engrenage du quotidien, par le poids des modèles sociaux, par la mauvaise conscience des femmes et la mauvaise foi des hommes... Dans des expressions simples et fortes s'exprime l'émotion : « je suis humiliée », « je me sentais couler ».